

ARTS

Stéphane DELIGEORGES

BEATRICE CASADESUS
Galerie C
Rue des Beaux-Arts

B. Casadesus illustre une manière de néo-pointillisme. Travail figuratif qui se développe dans un univers de nuances sépia. Ce qui semble la fasciner, c'est l'émergence, la lente levée d'un motif ou d'une figure par l'économie et la distribution des points qui les forment. Emergence, différemment, multiplement recommencée. Ainsi de la série « variations sur le thème de Gullivers »: le bas d'un visage, la courbure d'une épaule, vingt fois repris par des constellations, des concentrations, des alignements sinueux, des points. Art révélateur, au sens photographique, où la main et la décision de l'artiste dirigent les degrés de révélation de l'image, de la plus fine allusion au tracé achevé. De plus, B. Casadesus ne dessine pas à proprement parler, elle brûle.

Et si l'on voulait tenir dans un mot, un mot savant, sa technique, on pourrait parler d'ignipuncture. La manière à brûle-point de conduire les magies et les délicatesses de l'apparition.

St. D.

UN MUR DE BÉATRICE CASADESUS

Silence, cinéma

Loin de l'incroyable brouhaha visuel, flambant neut, de toc, de luxe boutiquier, d'esbroufe architecturale et d'éclectisme petit, il y a un mur, un grand long mur encerclant l'espace des cinémas, une sorte de déambuloire ouvrant par de grandes baies sur l'esplanade de la Défense, d'où l'on peut voir la grande sculpture polychrome de Miro et le grand stable de Calder, d'ailleurs en train de se faire tuer par une malheureuse construction en avant de la tour Fiat.

C'est cet espace-là qu'a choisi Béatrice Casadesus, invitée — c'est miracle ou hasard ? Question que l'on peut se poser lorsqu'on voit comment les autres contributions artistiques luttent de l'aile — à apporter sa quote-part au prestige du nouveau centre commercial. Casadesus a tout réglé, c'était la condition sine qua non : du blanc partout, plafonds, piliers, murs, sols. On serait là dans un lieu calme, de recueillement presque et, en longeant le mur, au gré de la marche, on pourrait y voir se faire et défaire, les visages de quelques-uns des monstres sacrés du cinéma : Bardot, Chaplin, Marilyn, Gabin-Morgan (ah ! Quai des Brumes), Gérard Philipe, imprimés en tili-grane dans les plaques en béton tendre.

Superbe. Imaginez ou, plutôt, allez voir ce mur semé de petits trous réguliers, de points qui, tour à tour, s'agglutinent et

se dispersent, ici pour attraper le sourire de la star, là pour ouvrir le contour d'une joue, fondre le plan dans le grain du béton, et enchaîner plus loin avec un autre visage, tout aussi mobile, mouvant, proche de la désagrégation. Mais sur lequel on peut toujours revenir et faire le point avec l'aide de la lumière qui s'accroche comme des sons, négativement, c'est-à-dire en silence, dans les trous : l'envers d'un immense rouleau de boîte à musique. Ce mur impalpable, fragile, d'images, c'est 450 mètres carrés de mémoire collective renvoyés à notre histoire personnelle du cinéma.

Depuis dix ans, Béatrice Casadesus écrit des images en pointillé, au crayon, au pinceau, à l'encre, en relief positif et, maintenant, en creux, en changeant d'échelle, passant du petit au monumental, de l'espace confidentiel du papier à l'espace public du béton. Jamais elle n'avait eu l'occasion de faire coïncider ses recherches sur l'image avec l'image cinématographique et la trame du gros plan. Voilà, c'est fait.

Derrière le mur, il y a neuf salles de cinéma. Dans une des salles, si le projectionniste s'endormait, peut-être y aurait-il quelqu'un, qui a tout compris, pour crier dans le noir : « Le point, s'il vous plaît ! »

GENEVIÈVE BREERETTE.

★ Centre commercial des Quatre-Temps.